

de l'archéologie et de l'histoire ancienne. Il a fait, toutefois, de son mieux pour s'adapter aux exigences du sujet purement archéologique de son ouvrage. Mais le malentendu dont il fait preuve dans la question de nomenclature concernant la *Dacia scythica*, dénote un contact par trop vague avec les notions de géographie humaine, ainsi qu'une susceptibilité qui n'a rien à voir avec les problèmes scientifiques. Nous le regrettons d'autant plus que, dans le reste de son ouvrage, M. D. Krändjalov a manifesté une attitude d'objectivité que nous aurions désiré apercevoir sans aucune réserve.

R. Vulpe

LEMERLE, PAUL, *Histoire de Byzance*, Presses Universitaires de France, (Collection „Que sais-je?"), Paris 1943, 128 p. in 8°.

Les circonstances ne m'ont permis de connaître qu'un an après son apparition la petite „Histoire de Byzance" que Mr. Paul Lemerle a publiée dans la collection „Que sais-je?" aux „Presses Universitaires de France". J'ai lu avec le plus vif plaisir cette nouvelle synthèse de l'histoire byzantine. L'exposé est précis, mis à jour grâce aux dernières recherches. L'auteur réussit à nous donner, dans les limites étroites d'une collection adressée au grand public, une idée claire de ce que fut la vie politique et économique, religieuse et artistique de Byzance pendant les douze siècles de son histoire.

Mais il y a plus : chaque page vous donne l'impression que l'auteur cherche et réussit à se placer non pas à l'extérieur, mais à l'intérieur de l'histoire byzantine afin de mieux juger de l'évolution de l'Empire sous tous ses aspects. Le point de vue politique byzantin est mis de la sorte dans une lumière plus propre à permettre la compréhension des événements et des hommes. Rappelons par exemple, dès le début, l'histoire du schisme de 1054 et ses conséquences ou mieux encore l'erreur des croisades et surtout de la IV-e, à laquelle ont concouru à la fois la politique sans scrupules de Venise et les appétits féodaux des grands seigneurs de l'Occident qui s'en firent les alliés. On pourrait continuer à énumérer des exemples. Sans suivre de trop près les détails de son exposé que je ne saurais assez recommander aux lecteurs, nous allons en présenter les grands traits pour ne nous arrêter que là où le point de vue de l'auteur le rendrait nécessaire.

L'abandon de l'ancienne capitale de l'Empire et la création de la „nouvelle Rome" en 330 offre à l'auteur un point de départ pour ce qu'on est convenu d'appeler l'histoire de l'empire byzantin. Le caractère „byzantin", c'est-à-dire grec, n'apparaîtra, il est vrai, de manière absolue que trois siècles plus tard, aux débuts de la dynastie dont le chef fut Héraclius. Le point d'arrivée de cette longue évolution historique reste toujours 1453, bien que la chute de Constantinople ne représente plus qu'un épilogue plutôt symbolique. L'espace étroit de la collection n'a pas permis à l'auteur d'insister sur les arguments qui lui ont fait préférer ces deux dates. L'une et l'autre ont d'ailleurs suffisamment de relief politique pour l'histoire générale de l'humanité.

La crise du III-e siècle et les réformes de Dioclétien précèdent les pages qui présentent le règne de Constantin avec toutes ses réformes et toutes ses confusions, tant du point de vue politique que religieux. Point de vue précis et juste sur le soi-disant édit de Milan qu'on nommerait plus justement „ordonnance de Nicomédie". Quant à la conversion de Constantin, qui ne prend un aspect plus précis qu'à peine dans la seconde moitié de son règne comme l'attestent le culte solaire et le titre de pontifex maximus, l'auteur con-

cilie des points de vue considérés peut-être à tort comme contradictoires „Il ne faut pas oublier que Constantin n'est venu que lentement à la foi chrétienne et, semble-t-il, par l'effet d'une série de circonstances, sinon de considérations politiques, plus que par une illumination intérieure" (pp. 17—18). Il est vrai que l'intérêt que montra Constantin pour la religion chrétienne l'obligea à tâcher de mettre de l'ordre à l'effervescence des esprits : donatisme et arianisme sont les moments les plus importants de cette politique religieuse. C'est difficile de dire dans quelle mesure cette préoccupation d'ordre au sein de l'Eglise provenait d'un sens profond pour les vérités mystiques de l'orthodoxie ou de l'arianisme. Le fait d'avoir reçu seulement à la fin de sa vie le baptême d'un évêque arien semble prouver plutôt une sorte d'hésitation que de compréhension. Au demeurant, même plus tard, au temps des empereurs plus versés dans les subtilités de la théologie orientale, on verra plus d'un empereur byzantin chanceler entre les points contradictoires des positions théologiques différentes. Le tempérament, sinon le point de vue politique, y était souvent pour quelque chose et c'était peut-être le cas pour Constantin.

Pourtant, le fait auquel Mr. Lemerle accorde une plus grande attention encore c'est la fondation de Constantinople. „C'est là l'événement essentiel du règne de Constantin, beaucoup plus important à mon sens que la conversion même au christianisme, laquelle n'a fait que hâter une évolution fatale" (p. 21). Des raisons stratégiques, politiques et économiques ont contribué à ce fait essentiel pour l'histoire de l'humanité. Rome n'était plus d'ailleurs, depuis le III-e siècle, la capitale effective de l'Empire. Les empereurs n'y faisaient plus que de rares séjours. La „nouvelle Rome", qui copia l'organisation de l'ancienne, recueillit dans ses murs toutes les richesses spirituelles et matérielles de deux continents et de deux mondes qui s'y rencontrent.

La défense de l'Empire, la réorganisation de ses instruments politiques, financiers et militaires ont largement rempli le long règne de Constantin. La hiérarchie politique et administrative, de la cour et des provinces, dont les premiers indices apparaissent déjà à la fin du III-e siècle — il serait peut-être nécessaire de rappeler à ce sujet le travail de Mr. A. Alföldi, publié dans les *Mitteilungen* de Rome il y a une dizaine d'années — se précisera chaque jour davantage. Les pouvoirs militaires et politiques seront dorénavant séparés. Les conditions économiques chaque jour plus difficiles — on s'attendrait à trouver une mention des réformes monétaires de Dioclétien et Constantin — expliquent par ailleurs la politique sociale et les mesures prises par ces deux empereurs ainsi que par leurs successeurs. Tout le monde reste attaché à sa condition et à son travail de la façon la plus étroite. „Seules, la puissance des grands et la faveur de l'empereur apportent quelque diversité" (p. 30). L'étatisme chaque jour plus étroit explique, dès à présent, maint trait qui caractérisera plus tard l'économie dirigée de Byzance, ce „paradis du monopole et des privilèges".

Enfin, l'opposition entre Orient et Occident ne cessera pas de s'aggraver au cours des IV-e et V-e siècles. Ce fait allait produire des résultats différents dans les deux parties de l'Empire : a) *les forces vives étaient toutes en Orient* ; b) *le christianisme se développera différemment en Orient et en Occident* ; c) *le choc des invasions barbares fut inégalement reparté entre l'Orient et l'Occident*. Ce sont ces trois points que Mr. Lemerle développe de façon serrée dans le chapitre consacré à l'époque qui sépare le règne de Constantin de celui de Justinien. Hérésies et conciles ; fin du paganisme et triomphe absolu du christianisme, devenu

„religion d'Etat" dans le sens le plus large du mot ; pénétration lente et invasion des éléments germaniques dans l'Empire ; voilà autant de problèmes présentés dans ce chapitre. Le bref intermède que représente le règne de Julien y est mis aussi en lumière. (Nous ne sommes toutefois pas d'accord avec le sens de cette phrase : „Lorsque la mort de Constance le rappela de la Gaule . . ." (p. 36), qui suppose un autre déroulement des événements que celui qui eut lieu entre la proclamation de Julien, comme César, à Paris et la mort de Constance). On aurait peut-être dû ajouter la réforme financière entreprise par Julien au nombre des mesures qui donnèrent un aspect particulier au règne de l'Apostat.

„Le règne de Justinien apparaît dans l'histoire de Byzance, comme une erreur aux proportions grandioses (p. 46)". C'est tout dire. Les détails de cette politique de grandeur sont choisis parmi les plus suggestifs : conquêtes en Afrique, Italie et Espagne ; guerres longues et épuisantes ; menaces en Orient et sur le Danube, que les Slaves passent en nombre toujours croissant. La défense de l'Empire, l'armée, les nombreuses fortifications le long des frontières, l'oeuvre législative, la réforme administrative, la politique religieuse, la vie économique la civilisation justinienne sont autant de problèmes passés en revue au cours de ce chapitre. Le rêve occidental de Justinien était en quelque mesure contre-carré par Théodora qui, elle, n'était pas éblouie par le mirage de l'Occident et qui se rendait bien compte que les forces vives de l'Empire étaient toujours en Orient. L'hérésie monophysite et la part que jouèrent dans cette querelle les deux époux en est une preuve.

Le VII-e siècle représente une époque des plus sombres. Avant tout, l'auteur met en lumière ce fait extrêmement important : nous n'avons plus à faire à l'Empire Romain, mais bien à un empire grec d'Orient. Cette évolution avait été hâtée par l'épuisant effort et l'échec de la politique de Justinien. La conquête des plus riches provinces d'Orient par les Arabes, l'installation durable des Slaves dans la Péninsule Balkanique, que suivra de près la formation du premier état bulgare, ce sont autant d'événements qui remplissent les uns après les autres l'histoire de cette époque où les moments de répit sont rares si l'on excepte le règne d'Héraclius ; — tout aussi rares d'ailleurs étaient les figures d'un plus haut relief historique qui se sont succédé sur le trône de l'Empire. La mort, en 641, d'Héraclius coupa une carrière aussi riche en faits d'armes à l'extérieur que de confusions à l'intérieur. C'est peut-être à juste titre que G. Ostrogorski en fait un point de départ de l'histoire byzantine proprement dite. Les changements profonds que connut l'Empire au VII-e siècle — rappelons surtout les thèmes et la militarisation de l'administration provinciale —, les pertes terribles que lui ont infligé les Arabes et les Slaves ont amené d'autre part une plus grande homogénéité dans ce qui restait sous l'autorité du basileus. L'empire byzantin restait à peu près limité à l'Asie Mineure et aux quelques lambeaux de Thrace et de Grèce. Le résultat fut similaire même du point de vue religieux : toute l'orthodoxie byzantine est désormais groupée autour du patriarche de Constantinople dont les rivaux d'Antioche, de Jérusalem et surtout d'Alexandrie restèrent isolés en pays conquis par les infidèles.

Tout aussi riche en événements de toute sorte, l'époque des dynasties isaurienne et amorienne (717—867) présente tant à l'extérieur qu'à l'intérieur une ligne politique bien plus précise. Les Arabes constituent encore le grand danger à la frontière orientale. Léon III connut toutefois plus d'un succès éclatant.

tant. La victoire d'Acroïnon peut être considérée à juste titre comme le pendant de la victoire de Charles Martel à Poitiers, en 732. Elle marqua l'échec de l'offensive arabe en Asie Mineure. Le baptême du tsar bulgare Boris, en 864, représente une victoire diplomatique tout aussi grande. A l'intérieur, l'iconoclasme représente le trait caractéristique de la politique religieuse des Isauriens. Ce sont, dit Mr. Lemerle, „des hommes d'une foi profonde, qui pour cette raison même ont voulu purifier la religion chrétienne de ce qui leur apparaissait comme une superstition proche du paganisme" (p. 81). Le problème monastique en est lié de façon étroite : le nombre considérable des moines et des monastères, qui détenaient une grande partie des richesses de l'Empire, représentait un véritable danger non seulement économique, mais aussi politique et social. Cette lutte eut des conséquences inattendues : l'influence grecque fut renforcée dans l'Italie méridionale, où les moines émigrèrent par milliers, le fossé qui séparait les parties orientale et occidentale de l'ancien Empire Romain se creusa davantage, le pape prenant position contre les empereurs iconoclastes. La papauté se fera reconnaître, en 754, par Pépin le droit d'administrer personnellement les territoires de Rome et de Ravenne. C'était la rupture. Charlemagne reconfirmera en 774 la donation de Pépin. „Le couronnement de Charlemagne par le pape, dans la nuit de Noël de l'an 800 et la création d'un empire chrétien d'Occident, en sont dans une certaine mesure la conséquence" (p. 83).

Nous voilà arrivés, avec la dynastie macédonienne (867—1081) à l'apogée de l'Empire, le seul que connut Byzance après Justinien. C'est le „second âge d'or" de la civilisation byzantine. Cette oeuvre est le fait de plusieurs empereurs, en commençant par Basile I, le fondateur de la dynastie. La plupart sont des soldats. Les succès militaires ne leur manquèrent pas : Basile I et Léon VI, Romaine Lécapène, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès remportèrent de grandes victoires, parfois même décisives, contre les Arabes et les Bulgares. Basile II, „le tueur des Bulgares", donna à l'Empire la revanche des assauts et humiliations qu'avait souffert Byzance au temps du règne du „tsar" Syméon, dont les visées sur Constantinople sont mises en relief. En 1014, toute la Bulgarie était reconquise. C'était la fin du premier empire bulgare.

A l'intérieur un autre problème à la fois social et politique préoccupa au plus haut degré les empereurs du IX-e et X-e siècles : les progrès de la classe féodale byzantine. Les mesures répétées contre „les puissants" et les monastères furent toutefois vaines. La nouvelle dynastie des Comnènes, sortie en 1081 d'une grande famille féodale, signifie la victoire de l'aristocratie provinciale et du parti militaire contre le parti bureaucratique de la capitale.

Il faut s'arrêter un instant, avant de passer outre, au schisme qui sépara de façon définitive le monde orthodoxe du monde catholique. Le premier schisme, celui de 867, avait mis aux prises le pape Nicolas et le patriarche Photius. Les travaux récents (Dvornik, Laurent, Grumel), ont prouvé qu'après 879, quand le concile tenu à Constantinople avait levé l'anathème contre Photius, revenu sur le siège patriarcal, il n'y eut pas de rupture entre Rome et Constantinople. Il paraît, au contraire, que Jean VIII reconnut Photius, qui s'était reconcilié avec la papauté. Le véritable schisme eut lieu vers le milieu du XI-e siècle (pourquoi pas en 1054 ?). L'ambition et l'arrogance de deux hommes : le cardinal Humbert et le patriarche Michel Cérulaire ont consommé cette rupture que les efforts de tant de basileis ne sauront plus réparer. Mr. Lemerle s'arrête sur les conséquences de cet événement dont, sur le moment, personne ne saisit

bien l'importance : „Politiquement, on considère d'ordinaire que le schisme fut pour Byzance une cause de faiblesse et qu'il l'empêcha de trouver en Occident l'appui dont elle aurait eu besoin, par exemple contre les Turcs. C'est raisonner sur une hypothèse, à savoir que l'Occident aurait répondu efficacement à l'appel de l'Orient : bien des indices permettent d'en douter. Au point de vue religieux, il n'est guère contestable que le schisme fut une victoire pour le patriarcat de Constantinople, et une défaite pour la papauté, car c'était bien celle-ci qui devait renoncer à ses prétentions sur l'église d'Orient. Le patriarcat ne perdait rien, au contraire : lorsqu'il se fut libéré de la sujétion romaine, son autorité augmenta sur les trois autres patriarchats orientaux et sur les chrétiens slaves" (p. 95). C'est un point de vue qui est aussi celui d'un nombre restreint des historiens qui ont regardé cet événement, si lourd de conséquences, de l'intérieur de l'histoire byzantine. C'est un effort de compréhension d'une situation politique particulière et nous devons savoir gré à Mr. Lemerle d'avoir si pleinement réussi.

Avec l'avènement de la dynastie des Comnènes, que suivra celle des Anges (1081—1261), c'est le triomphe de la féodalité byzantine. C'est toutefois la dernière époque byzantine qui ait produit de grands hommes d'Etat. Pendant le règne d'Alexis I, de Jean et de Manuel Comnène, l'Empire connut des moments de répit. Au point de vue économique, c'est pourtant la décadence : Venise, suivie de près par Pise et Gênes, allait monopoliser ce qu'avait représenté autrefois la source même de la prospérité de Byzance : le commerce entre l'Orient et l'Occident. Cette déchéance fut une des principales causes du désastre. Au point de vue politique, l'Empire, replié sur lui-même, tint toutefois bon. Dans les Balkans, les armées et la diplomatie byzantines réussirent plus d'une fois contre les Petchenègues, les Hongrois et les Serbes. La nouvelle menace des Turcs Seldjoucides, qui s'étaient avérés si forts en 1071 à Mantzikert, ne fit pas de trop grands progrès. En Occident, le danger normand fut évité. Il est vrai que le prix fut chèrement payé et que ce furent les Vénitiens qui, en fin de compte, en furent les seuls bénéficiaires.

C'est au cours de ces événements qu'eurent lieu aussi les premières croisades. Les trois premières connurent, l'une après l'autre, un échec total. „De cette lutte, ajoute Mr. Lemerle, l'islamisme sortait en somme vainqueur. La faute était-elle à la duplicité de l'empereur byzantin ?" (p. 107). La réponse que nous donne l'auteur à cette passionnante question, mérite d'être entièrement reproduite :

„On l'a prétendu en occident, mais ce jugement n'est pas équitable. Il y aurait beaucoup à dire sur la façon dont les croisades furent préparées et exécutées par les seigneurs francs. Quant à l'empereur grec, il faut se souvenir qu'il n'avait demandé aux Latins que des mercenaires pour l'aider à protéger la chrétienté contre les infidèles : il ne comprenait pas la croisade, et n'en pouvait pas souhaiter le succès, qui eût soumis l'orient à l'occident. Il avait raison d'accueillir avec une extrême défiance ces armées féodales, où l'enthousiasme religieux des humbles était exploité par l'ambition des seigneurs. Les événements de la quatrième croisade vont montrer combien ces craintes étaient fondées" (pp. 107—108). Elle nous montre une fois de plus cette remarquable compréhension dont fait preuve Mr. Lemerle sur ce point de vue de Byzance.

En effet, la IV-e croisade représente pour Byzance le véritable désastre. La ville de Constantinople dont Villehardouin ne trouve assez de mots pour

décrire les splendeurs, fut saccagée ; „des membres du clergé latin y prirent leur part aux côtés des soldats du Christ" (p. 109). L'Empire fut partagé entre les Seigneurs occidentaux. Venise acquérait, par le seul fait d'avoir mis à la disposition de l'expédition sa flotte, un empire colonial et une véritable hégémonie économique. A peine fondé, l'empire latin de Constantinople connut toute une série d'échecs. La conquête de l'Asie Mineure où, à Nicée, résistait le représentant de l'empire byzantin, dût être interrompue à cause des complications balkaniques. A la bataille d'Andrinople, en 1205, les croisés furent vaincus par Kalojean. Celui-ci n'était pourtant pas empereur „des Grecs et des Bulgares", comme l'avait rêvé trois siècles auparavant le tsar Syméon. L'origine valaque des Assénides ne fait plus de doute que pour quelques historiens de nos jours qui croient défendre les intérêts mal compris de leur pays en leur attribuant une origine bulgare. Les contemporains, le pape ainsi que les chroniqueurs de la IV^e croisade sont toutefois unanimes à ce sujet. Cf. parmi les derniers recherches sur ce sujet, la belle étude de Mr. N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second empire bulgare* (1180), Institut roumain d'études byzantines, Nouv. Série : 2, Bucarest 1943.

La défaite latine d'Andrinople fut aussi le salut pour l'empereur de Nicée, dont la situation fut d'un autre côté renforcée par la victoire que Théodore Lascaris remporta sur le sultan d'Iconium. Michel Paléologue, un de ses successeurs, pourra donc s'emparer, en 1261, de Constantinople. L'empire byzantin ou mieux encore son ombre, venait de renaître.

Ce n'était plus en effet qu'une ombre : „un corp débile, affaibli et misérable, avec une tête énorme" (Ch. Diehl). La ruine sévissait partout. Epuisé économiquement, l'Empire devint d'autant plus facilement la proie des Génois et des Vénitiens. Les luttes pour le trône de Jean V avec l'usurpateur Jean VI Cantacuzène amenèrent les Serbes et surtout les Turcs aux portes de Constantinople. L'empire fut réduit au cours des XIV^e et XV^e siècles à la banlieue de la capitale. La prise de Constantinople le 29 mai 1453, par les troupes de Mohamed II ne fut qu'un épilogue tardif à une situation politique sans issue.

Quelques mots encore sur le mouvement intellectuel et artistique byzantin durant cette époque pas assez connue terminent ce chapitre. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'un désastre politique et économique que Byzance n'avait jamais connu à un si haut degré, la production littéraire et artistique ne s'est pas ralentie le moins du monde. Le retour à la tradition et à l'esprit de l'hellénisme antique est un trait marqué des écrivains et des artistes de cette époque qu'on a pu nommer „la seconde renaissance byzantine". Deux grandes écoles, celle dite macédonienne, à laquelle se rattache la décoration des plus anciennes églises de l'Athos, et l'école dite improprement crétoise, se partagent la production artistique de l'époque. La province est cette fois-ci mieux représentée que la capitale.

Dans la brève conclusion de son exposé dont nous avons rappelé les principaux traits, Mr. Lemerle discute à son tour les causes de la chute de Byzance. Il en distingue surtout deux : les croisades et l'antagonisme religieux de l'Orient et de l'Occident. Laissons-lui une fois de plus la parole : „Les croisades avaient ruiné Byzance. Elles l'avaient ruiné inutilement puisque les Francs furent incapables de se maintenir en orient, et d'y faire oeuvre politique durable. Mais elles l'avaient ruiné définitivement, car jamais l'empire ne put se remettre des coups qui lui avaient été portés". Quant aux tentatives d'entente des Grecs et des

Latins, l'auteur ajoute : „De toutes les raisons qui rendirent cette entente impossible, la plus importante fut précisément la raison religieuse. Tous les efforts — il faut rendre hommage à la largeur d'esprit des Paléologues — se heurtèrent soit aux prétentions de la papauté, soit à l'incompréhension ou aux convoitises des Latins, soit à l'obstination des Grecs" (pp. 125—126).

Pour finir, il ne nous reste plus qu'à féliciter l'auteur de son étude qui constitue, en dépit de ses proportions plutôt modestes, une des meilleures synthèses de l'histoire de Byzance.

Em. Condurachi

GANE, G., *Neamurile Mavrodineștilor din Țara Românească și Moldova și monografia familiei Ion Mavrodi vel hatman* (La famille Mavrodi de Valachie et de Moldavie et la monographie de la famille Ion Mavrodi, grand Hetman), Bucarest, 1942, 186 p. in-8.

L'auteur des trois volumes de *Trecute vieți de Doamne și Domnițe*, publie un précieux ouvrage sur la famille Mavrodi. Il comprend 1) les Mavroci de Grèce, 2) les Mavrodi de Valachie, 3) les Mavrodi de Moldavie et 4) la monographie de Ion Mavrodi, grand Hetman. Dans une note en tête du volume, l'auteur dit : „ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai pu réunir le matériel dispersé dans les bibliothèques et archives de Bucarest, Jassy et Athènes, dans les mairies locales (pour les actes d'état civil), et dans les collections particulières des membres de la famille Mavrodi”.

„Le matériel qui est à la base de cet ouvrage, est entièrement inédit et devait être imprimé en même temps que l'ouvrage publié par l'auteur. De ce fait, la monographie de la famille Mavrodi aurait pris des proportions beaucoup plus grandes que celles du volume que les lecteurs ont aujourd'hui sous les yeux. Malheureusement les copies de tous ces documents ont été confiées à une personne actuellement absente du pays. Nous avons crû que la publication d'une étude généalogique privée de base documentaire ne présenterait pas suffisamment de garanties assez sérieuses. C'est pourquoi nous avons hésité à publier cette étude. Sur les instances de la famille, nous nous sommes cependant décidé à la faire paraître, espérant que telle qu'elle se présente, elle pourra retenir l'attention de ceux qui s'intéressent au passé, et en prenant l'obligation de la faire suivre, dès que nous serons rentrés en possession des documents, de leur publication en un volume séparé”.

Nous voyons donc les raisons pour lesquelles le livre de M. Gane ne comprend ni renvois, ni notes. Mais nous espérons cependant que l'auteur aura la possibilité de tenir l'engagement qu'il a pris et que bientôt paraîtra aussi le volume de documents.

Nous observons que M. Gane a utilisé aussi certaines sources grecques et qu'il cite quelques Mavrodi d'après ces sources. Mais nous croyons cependant que d'autres sources grecques dans lesquelles il aurait pu trouver des indications intéressantes concernant la famille Mavrodi, n'ont pas été examinées.

Dans les lignes qui suivent, nous ferons quelques légères additions au riche matériel que nous présente M. Gane.

A la page 10, M. Gane dit que Nicolas Mavrodi est venu à Jassy en 1756. Mais Ilie Tzitzelis dit : (Κεφαλληνικά σύμμικτα p. 385) qu'il a été appelé par deux fois à Jassy, la première fois peu après 1734 et la seconde fois au temps du patriarche Néophyte VI (1743—1744) et qu'en 1756, toujours d'après Tzitzelis, N. Mavrodis est rentré dans sa ville natale Agrostoli, où, après